**Khôlle du lundi 7 avril 2025**

**L’ennui**

**Rappels**

**— La préparation doit être manuscrite (ni ordinateur ni téléphone).**

**— On attend une dissertation de « culture générale », dont la forme soit strictement**

**philosophique (analyse des termes, construction et justification d’un problème, progression dialectique entre les parties et enchaînement logique des sous-parties), et dont les exemples soient empruntés au champ littéraire (en priorité), artistique ou historique.**

**— L’usage de Chatgpt est interdit.**

**Références obligatoires (au moins 2):**

**Divertissement**

Quand je m’y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s’exposent dans la Cour, dans la guerre, d’où naissent tant de querelles, de passions, d’entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j’ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d’une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s’il savait demeurer chez soi avec plaisir, n’en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d’une place. On n’achète une charge à l’armée si cher, que parce qu’on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu’on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. Etc.

Mais quand j’ai pensé de plus près et qu’après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j’ai voulu en découvrir la raison, j’ai trouvé qu’il y en a une bien effective et qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu’on se figure, où l’on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde. Et cependant, qu’on s’en imagine accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S’il est sans divertissement et qu’on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu’il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point. Il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies, qui sont inévitables. De sorte que s’il est sans ce qu’on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n’est pas qu’il y ait en effet du bonheur, ni qu’on s’imagine que la vraie béatitude soit d’avoir l’argent qu’on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu’on court, on n’en voudrait pas s’il était offert. Ce n’est pas cet usage mol et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu’on recherche ni les dangers de la guerre ni la peine des emplois, mais c’est le tracas qui nous détourne d’y penser et nous divertit.

.........................

Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise.

........................

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement. De là vient que la prison est un supplice si horrible. De là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c’est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois de ce qu’on essaie sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

**Blaise Pascal, *Pensées,* Lafuma 136**

"Cet effort qui constitue le centre, l'essence de chaque chose, c'est au fond le même, nous l'avons depuis longtemps reconnu, qui, en nous, manifesté avec la dernière clarté, à la lumière de la pleine conscience, prend le nom de volonté. Est-elle arrêtée par quelque obstacle dressé entre elle et son but du moment : voilà la souffrance. Si elle atteint ce but, c'est la satisfaction, le bien-être, le bonheur. Ces termes, nous pouvons les étendre aux êtres du monde sans intelligence ; ces derniers sont plus faibles, mais, quant à l'essentiel, identiques à nous. Or, nous ne pouvons les concevoir que dans un état de perpétuelle douleur, sans bonheur durable. Tout désir naît d'un manque, d'un état qui ne nous satisfait pas ; donc il est souffrance, tant qu'il n'est pas satisfait. Or, nulle satisfaction n'est de durée ; elle n'est que le point de départ d'un désir nouveau. Nous voyons le désir partout arrêté, partout en lutte, donc toujours à l'état de souffrance ; pas de terme dernier à l'effort ; donc pas de mesure, pas de terme à la souffrance. [...]  
    Déjà, en considérant la nature brute, nous avons reconnu pour son essence intime l'effort, un effort continu, sans but, sans repos ; mais chez la bête et chez l'homme, la même vérité éclate bien plus évidemment. Vouloir, s'efforcer, voilà tout leur être ; c'est comme une soif inextinguible. Or tout vouloir a pour principe un besoin, un manque, donc une douleur ; c'est par nature, nécessairement, qu'ils doivent devenir la proie de la douleur. Mais que la volonté vienne à manquer d'objet, qu'une prompte satisfaction vienne à lui enlever tout motif de désirer, et les voilà tombés dans un vide épouvantable, dans l'ennui [1] ; leur nature, leur existence, leur pèse d'un poids intolérable. La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ; ce sont là les deux éléments dont elle est faite, en somme. De là ce fait bien significatif par son étrangeté même : les hommes ayant placé toutes les douleurs, toutes les souffrances dans l'enfer, pour remplir le ciel n'ont plus trouvé que l'ennui".

**Schopenhauer*, Le Monde comme volonté et comme représentation*, 1819, tome 1, pp. 323-325**

"**L'ennui est source de tous les maux**  Combien l'ennui est pernicieux, tout le monde le reconnaît aussi au sujet des enfants. Aussi longtemps qu'ils s'amusent, ils sont gentils, on peut le dire sans la moindre réserve ; car s'il leur arrive d'être insupportables même en plein jeu, c'est que l'ennui se met de la partie : il est déjà en marche, à sa façon. Aussi, quand on choisit une bonne d'enfant, on attache toujours une importance primordiale à ses vertus de sobriété, de fidélité, d'honnêteté ; mais on tient compte encore d'une aptitude d'ordre esthétique : sait-elle amuser les enfants ? Et l'on n'hésiterait pas à renvoyer celle qui aurait les plus hautes qualités, mais non cette aptitude. Le principe est ici clairement reconnu ; mais le train du monde est si étrange, l'habitude et l'ennui y dominent tellement que le cas de la bonne d'enfant est le seul où l'esthétique voit son droit respecté. Essayez de divorcer parce que votre femme est assommante, de déposer un roi parce qu'on en a assez de le voir, d'exiler un prêtre parce qu'il est insupportable à entendre, de renvoyer un ministre ou de condamner à mort un journaliste parce qu'il est ennuyeux à mourir : vous n'en viendrez pas à bout. Étonnez-vous donc que le monde aille à reculons, que le mal se répande toujours plus, quand va croissant l'ennui, source de tous les maux. On peut le vérifier depuis le commencement du monde. Les dieux s'ennuyaient : ils créèrent les hommes. Adam s'ennuyait d'être seul : Ève fut créée. Dès ce moment, l'ennui fut dans le monde et il s'étendit dans l'exacte mesure ou la population se propagea. Adam s'ennuya d'abord seul, puis en compagnie d'Ève ; puis Adam, Ève, Caïn et Abel s'ennuyèrent *en famille* ; puis, la population croissant dans le monde, les peuples s'ennuyèrent *en masse*. […]  
**La destinée de l'homme**  L'oisiveté, a-t-on coutume de dire, est la mère de tous les maux, contre lesquels on préconise le travail. On voit bien, à la crainte comme au remède, l'origine plébéienne du dicton. L'oisiveté, comme telle, n'est pas du tout mère de tous les maux ; elle est au contraire une vie véritablement divine, à condition de ne pas s'y ennuyer. Elle peut même amener la perte de la fortune, etc., mais une âme bien née ne craint rien d'autre que l'ennui. […] Le proverbe latin, *otium est pulvinar diaboli* [l'oisiveté est l'oreiller du diable], est bien vrai ; mais le diable n'a pas le temps d'y poser la tête, quand on ne s'ennuie pas. Cependant, quand les gens croient que la destinée de l'homme est de travailler, l'antithèse de l'oisiveté et du travail est exacte ; mais la mienne ne l'est pas moins quand je pose que la destinée de l'homme est de s'amuser. L'ennui, c'est le panthéisme démoniaque. Si l'on s'en tient à l'ennui comme tel, il devient funeste ; en revanche, il a sa vérité dès qu'on le supprime, ce qu'on ne fait qu'en s'amusant – *ergo*, on doit s'amuser. […] Au panthéisme est généralement liée l'idée de plénitude ; pour l'ennui, c'est l'inverse ; il repose sur le vide, d'où justement son caractère panthéiste. Il repose sur le rien qui se glisse à travers l'existence ; il cause un vertige semblable à celui que l'on éprouve à regarder un abîme sans fond : c'est le vertige sans fin. […]"

**Kierkegaard, *Ou bien... ou bien...*, 1843, I, "La culture alternée", Robert Laffont, p. 248 et sq.**

 "Le besoin nous contraint à un travail dont le produit sert à satisfaire le besoin : la renaissance perpétuelle des besoins nous accoutume au travail. Mais dans les intervalles où les besoins sont satisfaits et pour ainsi dire endormis, c'est l'ennui qui nous prend. Qu'est-ce que l'ennui ? L'habitude du travail elle-même, qui se fait maintenant sentir sous forme de besoin nouveau et surajouté ; il sera d'autant plus fort que sera plus forte l'habitude de travailler, qu'aura peut-être été plus forte aussi la souffrance causée par les besoins. Pour échapper à l'ennui, l'homme, ou bien travaille au-delà de ce qu'exigent ses besoins normaux, ou bien il invente le jeu, c'est-à-dire le travail qui n'est plus destiné à satisfaire aucun autre besoin que celui du travail pour lui-même. Celui que le jeu finit par blaser et qui n'a aucune raison de travailler du fait de besoins nouveaux, il arrive que le désir le saisisse d'un troisième état qui serait au jeu ce que planer est à danser, ce que danser est à marcher, un état de félicité tranquille dans le mouvement : c'est la vision que se font artistes et philosophes du bonheur".

**Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, 1878, § 611, tr. R. Rovini, Folio essais, 2000, p. 320.**

  "On ne saurait attendre d'hommes oppressés dans leur travail quotidien par l'étroitesse d'une occupation très spécialisée assez peu supportable, et que l'ennui accable, qu'à l'instant où la pression et l'ennui cessent, après le travail, ils puissent aisément retrouver leur « forme humaine », redevenir eux-mêmes, (pour autant qu'ils aient encore un « soi »), ou même seulement le *vouloir*. Le moment où la dure pression à laquelle ils sont soumis se relâche ressemble plutôt à une explosion, et comme ces êtres libérés si soudainement de leur travail ne connaissent rien d'autre que l'aliénation, ils se jettent, lorsqu'ils ne sont pas tout simplement épuisés, sur des milliers de choses différentes, sur n'importe quoi qui puisse relancer le cours du temps après le calme plat de l'ennui et les transporter dans un autre rythme : ils se jettent donc sur la rapide succession de scènes que leur propose la télévision.  
  Rien ne satisfait aussi complètement cette faim si compréhensible d'omniprésence et de changement rapide que la radio et la télévision. Elles favorisent en même temps le désir et son exténuation : tension et relâchement, rythme et inactivité, dépendance et détente -elles servent tout cela simultanément. Elles nous dispensent même d'avoir à courir après les distractions, puisque désormais ce sont elles qui courent après nous. Bref, il est impossible de résister à une tentation pareille. Il n'est donc pas étonnant que cette fièvre de s'évader... soit désormais notre façon habituelle de nous distraire, la plus innocente qui soit (du moins en apparence). C'est l'état de tous ceux qui, assis ici, sont en réalité là-bas, de ceux qui sont tellement habitués à être partout à la fois, c'est-à-dire nulle part, qu'ils n'habitent plus dans un lieu, encore moins dans une maison, mais seulement dans leur inhabitable localisation temporelle qui change à chaque instant : dans le *maintenant*."

**Günther Anders**, ***L'Obsolescence de l'homme*, 1956, tome I, tr. fr. Christophe David, Ivrea, 2002, p. 159.**